

Rousseau et les Lumières

Mélanges à la mémoire de
Raymond Trousson (1936-2013)

Rassemblés et édités par
Christophe Van Staen



HONORÉ CHAMPION
PARIS

LES DIX-HUITIÈMES SIÈCLES
*Collection dirigée par Colas Duflo,
Antony McKenna et Jean-Paul Sermain*
193

ROUSSEAU
ET LES LUMIÈRES

DÉCOUVREZ TOUS LES TITRES DE LA COLLECTION
ET
DES ÉDITIONS HONORÉ CHAMPION
SUR NOTRE SITE

www.honorechampion.com

ROUSSEAU ET LES LUMIÈRES

Mélanges à la mémoire de
Raymond TROUSSON (1936-2013)

Rassemblés et édités par
Christophe VAN STAEN



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2016

www.honorechampion.com

Clef des références utilisées dans ce volume

- AJJR* *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, Genève, Jullien (1905-2001), Droz (2001-), 51 volumes. Suivi du volume en chiffres arabes.
- CC* *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. Ralph A. Leigh, Oxford, Voltaire Foundation (52 volumes, 1965-1998). Suivi du numéro de la lettre en chiffres arabes.
- D* Voltaire, *Correspondence and related documents*, éd. T. Besterman, dans *Œuvres complètes de Voltaire* (voir *OCV*), volumes LXXXV-CXXXV, Oxford, 1968-1977. Suivi du numéro de la lettre en chiffres arabes.
- DJJR* *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève, Slatkine, 1996 (collection « Références et dictionnaires », réédité en 2006).
- EJJR* *Études Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Tanguy L'Aminot (18 numéros, 1987-2011). Reims, À l'écart (1987-1992); Montmorency, Musée Jean-Jacques Rousseau (1995-2011). Suivi du volume en chiffres arabes.
- L* *Lettres de Jean-Jacques Rousseau*, dans *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, édition thématique du tricentenaire (voir *OCET*), 2012 (volumes 18-24). Suivi du numéro de la lettre en chiffres arabes.
- OC* *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, sous la direction de Marcel Raymond et Bernard Gagnebin, Paris, Gallimard, 1959-1995 (« Bibliothèque de la Pléiade », 5 volumes). Suivi du volume en chiffres romains, et de la page en chiffres arabes.
- OCET* *Œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau*, édition thématique du tricentenaire, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, Genève, Slatkine, 2012 (24 volumes). Suivi du volume en chiffres romains, et de la page en chiffres arabes.
- OCV* *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, éd. Th. Besterman et al., 1968- (143 volumes en juin 2015). Suivi du volume en chiffres romains, et de la page en chiffres arabes.

Diffusion hors France : Éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2016. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN: 978-2-7453-3164-9 ISSN: 1259-4482
e-ISBN: 978-2-7453-3580-7

© 2016. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LE SOCINIANISME DANS LE *DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE*

L'intérêt de Voltaire pour le socinianisme s'est manifesté pour la première fois dans les *Lettres philosophiques*. Dans la septième et dernière des *Lettres* consacrées aux confessions religieuses en Angleterre, il mentionne la « petite secte » des « sociniens, ou ariens, ou antitrinitaires » (titre de la *Lettre*)¹. On sait que ces trois appellations sont loin de recouvrir la même chose ; Voltaire ne s'embarrasse pas de nuances et ne s'intéresse qu'au refus du dogme de la trinité tel qu'il fut formulé dans le Symbole de saint Athanase :

[...] la foi catholique consiste à croire et adorer un seul Dieu en trois personnes et trois personnes en un seul Dieu.

[...] la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, leur gloire égale, leur majesté coéternelle. [...]

Le Père est incréé, le Fils est incréé, le Saint-Esprit est incréé. [...]

De même le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant. [...]

Le Fils n'a été ni fait ni créé, mais bien engendré du Père seul.

Le Saint-Esprit n'a été ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède du Père et du Fils².

Les antitrinitaires anglais affirment quant à eux que « le Père est plus grand que le Fils »³. Or Voltaire estime que ces nouveaux ariens ou unitaires (un autre nom employé – à tort⁴ – par Voltaire pour désigner les antitrinitaires) arrivent trop tard, du moins en Angleterre. Après « trois cents ans de triomphe » – c'est-à-dire avant le concile de Constantinople (381) – et

¹ Voltaire, *Lettres philosophiques. Derniers écrits sur Dieu*, éd. Gerhardt Stenger, Paris, GF Flammarion, 2006, p. 101 [désormais LP]. Nous avons partout modernisé la graphie et la ponctuation.

² *Les Psaumes de David traduits en français selon l'hébreu, distribués pour tous les jours de la semaine [...]*, Paris, Élie Josset, 1707 [1698], p. 44-45.

³ LP, p. 101. Voir également R. E. Florida, *Voltaire and the Socinians, SVEC 122, 1974*, p. 123-132.

⁴ Selon la doctrine unitariste, Jésus est l'homme le plus proche de Dieu, ou encore son principal prophète, mais il n'est pas Dieu.

« douze siècles d'oubli » – jusqu'à l'apparition du socinianisme au XVI^e siècle – « il n'y a plus guère de fortune à faire pour une religion nouvelle ou renouvelée »⁵. Voltaire ajoute que la secte des antitrinitaires « est encore trop petite pour obtenir la liberté des assemblées publiques », omettant de préciser qu'en Angleterre, tous ceux qui écrivaient contre la trinité font l'objet de poursuites : suite à une loi de 1697 contre le blasphème et l'impiété, nier que l'une des personnes de la trinité fût Dieu était considéré jusqu'au début du XIX^e siècle comme un délit puni par la perte de ses fonctions, de son emploi et de ses bénéfices, et la prison en cas de récidive⁶.

La Bible ne mentionne ni le mot trinité ni la doctrine de la trinité⁷. Celle-ci a été conçue longtemps après la mort de Jésus et des apôtres, lors des conciles de l'Église catholique⁸. En maints endroits, la Bible présente Jésus comme étant soumis à Dieu le Père, comme par exemple dans ces passages : « Jésus reprit la parole et leur dit : 'En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement' » (Jean 5.19). « Le Père est plus grand que moi » (Jean 14.28). Montrant sa soumission à son Père, Jésus pria ainsi : « Père, [...] éloigne de moi cette coupe ! Cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne ! » (Luc 22.42). Dès le I^{er} siècle, des débats passionnés commencèrent à s'ouvrir autour de la nature du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et des relations qui les unissaient. Au milieu du II^e siècle, de nombreux chrétiens furent attirés par la doctrine de Platon, et ils s'en servirent pour défendre et propager le christianisme ou pour couler

⁵ *LP*, p. 103.

⁶ En 1710, l'ami de Newton William Whiston perdit sa chaire à Cambridge pour ce motif. Voltaire mentionne en revanche le sort du docteur Clarke, empêché de devenir archevêque de Cantorbéry en raison de ses supposées sympathies ariennes (*op. cit.*, p. 102). Le *Blasphemy Act* ne fut amendé en faveur des unitaires qu'en 1813.

⁷ Dans *An Historical Account of Two Notable Corruptions of Scripture* sur l'histoire de la falsification manifeste de deux versets des Écritures, publié pour la première fois en 1754, vingt ans après la publication des *Lettres philosophiques*, Newton démontra que les mots « dans le ciel : le Père, la Parole, et le Saint-Esprit ; et ces trois-là sont un » (I Jean 5.7), censés appuyer la doctrine de la trinité, n'existaient pas dans le texte original grec des Écritures. Il révéla comment ce faux s'était glissé dans les versions en latin, d'abord sous forme de note marginale, puis dans le texte lui-même, et il prouva qu'il ne fut incorporé dans le texte grec qu'en 1515. Il a fallu attendre le dix-neuvième siècle pour que les traducteurs de la Bible commencent à corriger ces versets...

⁸ Au chapitre XXII de *L'Examen important de milord Bolingbroke* (*OCV LXVI*, p. 263-264), Voltaire prétend que c'est saint Justin (mort v. 165) qui a parlé de la trinité « comme on en parle aujourd'hui », tout en ajoutant que le passage en question a probablement été ajouté après coup.

les vérités chrétiennes dans le moule platonicien⁹. La doctrine du Logos (« le Verbe ») ainsi que la trinité furent mises au point par les Pères grecs comme Clément d'Alexandrie (v. 150-v. 215) qui, s'ils n'ont pas été formés à son école, ont subi l'influence directe ou indirecte de la philosophie de Platon, particulièrement de sa forme judéo-alexandrine. L'élévation de Jésus au rang de divinité n'allait pas sans poser des problèmes théologiques aigus. Tout d'abord : quels rapports d'égalité ou de subordination existe-t-il entre le Père et le Fils ? L'un des premiers hérésiarques, Marcion, enseignait qu'il y avait un abîme entre le Dieu de l'Ancien Testament, colérique et jaloux, et celui du Nouveau, manifesté par Jésus-Christ, Dieu d'amour et de pardon. C'est lui qui a engendré Jésus-Christ, venu pour abroger l'Ancien Testament. À partir du IV^e siècle, le conflit entre les partisans de la trinité regroupés autour d'Athanase, archidiacre de l'église d'Alexandrie, et les ariens, nom emprunté à Arius, diacre de la même église, mettait la chrétienté à feu et à sang. Dans la partie latine de l'Empire romain, la plupart des chrétiens étaient partisans d'Athanase, tandis que la partie orientale et grecque était en majorité favorable à Arius. L'arianisme mettait en cause la trinité et la divinité de Jésus-Christ qu'il considérait comme subordonné au Père, simple instrument de Dieu. Par voie de conséquence, le Fils n'est pas *le* Dieu véritable, égal au Père, mais simplement *un* dieu dans une position secondaire. Il n'est que la première des créatures de Dieu et, comme elles toutes, il fut tiré du néant. Il y eut un temps, selon Arius, où le Fils n'existait pas. C'est improprement qu'on lui décerne le titre de Dieu, car l'unique Dieu véritable, le Père, l'a adopté comme fils. Jésus est le Fils de Dieu seulement au sens moral du terme, comme il est préconisé dans le Nouveau Testament. De cette filiation par adoption ne résulte aucune participation effective à la divinité du Père, aucune véritable ressemblance avec celle-ci. Les Ariens prétendaient que le Christ a été créé et non engendré par Dieu, qu'il est « seulement » le Fils de Dieu, d'une substance semblable à la sienne (*homoi-ousios*). Pour les trinitaires, leurs ennemis, le Fils est consubstantiel, c'est-à-dire de la *même* substance que Dieu (*homoousios*), il procède du Père comme le Saint-Esprit procède du Père et du Fils (*filioque*, alors que le Saint-Esprit « procède du

⁹ Voir sur ce point Voltaire, *Du Timée de Platon, et de quelques autres choses* (OCV LXb), ainsi que le début de l'article *Trinité* des *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV XLIII, p. 394-404). À la fin du XVII^e siècle, la parenté réelle ou supposée entre platonisme et théologie chrétienne fut exploitée par les sociniens et certains protestants dans leur polémique anticatholique. Pasteur calviniste devenu socinien dans son exil en Angleterre, Jacques Souverain chercha à montrer, dans *Le Platonisme dévoilé* (1700), que le christianisme était issu d'une corruption par la philosophie platonicienne. Le dogme de la trinité en particulier est d'origine philosophique : il s'agit d'une invention de Platon et de ses disciples, aveuglement adoptée par les Pères, et qui n'a aucun fondement dans les Écritures.

Père par le Fils » selon la version orthodoxe). L'agitation produite dans l'Empire par la division doctrinale de l'Église conduisit l'empereur Constantin à intervenir en sa qualité de *pontifex maximus* et convoqua en 325 le concile de Nicée. Remarquant que les trinitaires étaient en majorité, Constantin décida en leur faveur. Le concile promulgua la première version d'une confession de foi, dite confession ou symbole d'Athanase, qui deviendra le « symbole de Nicée-Constantinople » à la fin du IV^e siècle.

Dans la septième des *Lettres philosophiques*, Voltaire associe le socinianisme au courant arien anglais ; en Angleterre comme en France, l'amalgame était devenue monnaie courante au XVIII^e siècle. Les origines du socinianisme remontent au XVI^e siècle quand certains groupes dissidents de la Réforme niaient le dogme de la trinité parce qu'ils y voyaient un abandon du monothéisme¹⁰. Exilés en Pologne, les réformateurs italiens Lelio et Fausto Sozzini rejoignirent l'Église des *Frères polonais* et inspirèrent le catéchisme de Rakovie. Diffusée en Europe occidentale au cours du XVII^e siècle, la pensée des deux Sozzini reçut en 1628, aux Pays-Bas, le nom de socinianisme. Les sociniens se distinguaient non seulement par un profond désir de tolérance et de charité mais aussi par un rejet de toute la dogmatique catholique, ce qui inspira cette curieuse remarque à l'abbé Faydit, auteur de *Remarques sur Virgile et sur Homère* en 1705 :

Je ne suis pas prophète, mais je crois pouvoir prédire à coup sûr que la Hollande et l'Angleterre ne tarderont pas à devenir toutes mahométanes, et que les bourgmestres de l'une, et les milords de l'autre, changeront bientôt leurs toques et bonnets de velours en turbans. En effet, je ne vois pas qu'il y ait grande différence entre les mahométans et les sociniens. Les uns et les autres rejettent également tous les mystères de notre foi, et tous les dogmes qui répugnent à la raison, à savoir la Trinité, l'Incarnation, la Divinité de Jésus Christ, la propagation du péché originel, l'Eucharistie, l'éternité des peines, la satisfaction et la mort de Jésus Christ pour nos péchés. Or à en juger par un grand nombre de livres qui nous viennent de Hollande et d'Angleterre, le socinianisme est l'opinion dominante parmi les savants de ces pays-là, qui sans

¹⁰ Voltaire a fait l'histoire du socinianisme dans l'article *Arianisme* des *Questions sur l'Encyclopédie* (OCV XXXVIII, p. 599-601). Contrairement à ce qui est affirmé dans les annotations, ses sources sont l'article *Socinianisme* des *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain [...] ou Dictionnaire des hérésies, des erreurs et des schismes* de l'abbé Pluquet (Paris, Nyon, Barrois et Didot, 1764 [1762], t. II, p. 515-520) ainsi que l'article *Gentilis* (*Jean-Valentin*) du *Grand Dictionnaire historique* de Moréri (Paris, 1740, t. IV, p. 75).

beaucoup de peine la feront passer aux peuples et aux magistrats leurs écoliers¹¹.

Les auteurs des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* sont encore moins tendres avec les adeptes du socinianisme : « Un savant les a fait aller de pair avec les mahométans. Il fallait les mettre plus bas que les *anthropophages* et inviter de nouveaux conquérants, élevés sous les auspices d'une nouvelle Inquisition, à les exterminer, non comme des hommes, mais comme les enfants du Démon et d'une espèce toute différente de la nôtre »¹². Par l'importance qu'il accordait à la raison humaine et par son refus des mystères, le socinianisme, imprégné de spinozisme dans sa variante hollandaise, joua un rôle historique important comme « pré-philosophie des Lumières »¹³. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la secte est particulièrement honnie, et l'accusation de socinianisme est fréquemment utilisée comme arme pour discréditer leurs adversaires¹⁴.

Aux yeux de Voltaire, le dogme de la trinité témoigne, plus qu'un autre, de l'absurdité fondamentale de la théologie chrétienne. Après les *Lettres philosophiques*, il reviendra fréquemment sur la question du socinianisme, surtout à partir de 1756. On sait que l'article *Genève* de l'*Encyclopédie*, inspiré par lui à d'Alembert, contenait le mot capital de socinianisme qui provoqua une protestation officielle des pasteurs. L'*Essai sur les mœurs* mentionne plusieurs fois les sociniens, d'abord à propos de Michel Servet, qui « adoptait en partie les anciens dogmes soutenus par Sabellius, par Eusèbe, par Arius, qui dominèrent dans l'Orient, et qui furent embrassés au

¹¹ Pierre-Valentin Faydit, *Remarques sur Virgile et sur Homère, et sur le style poétique de l'Écriture Sainte, où l'on réfute les inductions pernicieuses que Spinoza, Grotius et Mr Le Clerc en ont tirées [...]*, Paris, Jean et Pierre Cot, 1705, p. 238. Nous avons modernisé la graphie et la ponctuation.

¹² *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Amsterdam, J. F. Bernard, 1723-1743, t. IV, p. 288. Le savant en question est Maturin Veysièr La Croze qui avait rapporté, dans ses « Réflexions historiques et critiques sur le mahométisme et sur le socinianisme » parues en 1707 dans ses *Dissertations historiques sur divers sujets*, que les musulmans et les sociniens identifiaient la croyance en la trinité à un polythéisme.

¹³ Zygmunt Jedryka, « Le socinianisme et les Lumières », *SVEC* 88, 1972, p. 814. Selon Jonathan Israël, « the emergence of a Dutch Socinian stream combining Spinozism with a philosophically orientated conception of Christianity in the late seventeenth century, not only shows marked affinities with but can be said to be integrally part of the same wider shift that in the eighteenth century generated a politically and socially radical strand of Unitarianism, especially in England » (« Spinoza and the Religious Radical Enlightenment », dans *The intellectual consequences of religious heterodoxy 1600-1750*, edited by Sarah Mortimer & John Robertson, Leiden, Koninklijke Brill NV, 2012, p. 190).

¹⁴ Voir Sébastien Drouin, « Les opinions des jésuites sur les sociniens dans les *Mémoires de Trévoux* », *SVEC*, 2007 :12, p. 7-16.

XVI^e siècle par Lelio Socini, reçus ensuite en Pologne, en Angleterre, en Hollande »¹⁵. Plus loin, on y lit comme en écho aux *Lettres philosophiques* :

Ces unitaires, qu'on appelle tantôt *sociniens*, tantôt *ariens*, prétendaient soutenir la cause de Dieu même, en le regardant comme un être unique incommunicable, qui n'avait un fils que par adoption. [...] Cette religion s'est étendue sourdement en Hollande, en Transylvanie, en Silésie, en Pologne, mais surtout en Angleterre. On peut compter, parmi les révolutions de l'esprit humain, que cette religion, qui a dominé dans l'Église à diverses fois pendant trois cent cinquante années depuis Constantin, se soit reproduite dans l'Europe depuis deux siècles, et soit répandue dans tant de provinces sans avoir aujourd'hui de temple en aucun endroit du monde. Il semble qu'on ait craint d'admettre parmi les communions du christianisme une secte qui avait autrefois triomphé si longtemps de toutes les autres communions¹⁶.

Les disputes d'Arius et d'Athanase, ainsi que l'intervention de Constantin et de l'évêque Osius (ou Ozius) lors du concile de Nicée, sont mentionnées pour la première fois dans un fragment des *Cahiers* intitulé « De l'esprit de l'école » :

Une dispute s'élève sur une diphtongue dans l'Alexandrie, cette diphtongue est l'Hélène pour laquelle les Achille et les Hector de la théologie vont combattre. Jésus est-il Omouzios ou Ommoozias [sic] ? Personne n'en sait rien ; mais en voilà pour trois cents ans de guerres. Constantin a beau écrire aux docteurs, *vous vous querellez là sur un mince sujet, fi ! n'avez-vous pas de honte de mettre le trouble partout pour des choses que vous n'entendez pas !* Il a beau leur envoyer cette lettre par le prudent évêque Ozius ; les docteurs n'en démordent pas. Constantin imagine de faire décider la question par le plus grand nombre. La vanité de présider à un concile avec une robe de pourpre brodée de perles, et un diadème et des souliers tout couverts de pierres précieuses tournait la tête de cet empereur : et ce fut là le signal de quatorze cents ans de querelles interminables dont dieu soit béni. Il n'y eut guère de phrase et de mot sur lesquels on ne disputât merveilleusement depuis ce temps là¹⁷.

Ce fragment fut probablement utilisé pour la première fois au chapitre XXI du *Traité sur la tolérance*, puis dans la première édition du *Dictionnai-*

¹⁵ *Essai sur les mœurs*, éd. René Pomeau, Paris, Garnier, 1966, t. II, p. 244.

¹⁶ *Ibid.*, t. II, p. 743-744. Il faudrait sans doute lire : *avant* Constantin, car comme le prétend Voltaire non sans raison, le dogme de la trinité tel qu'il est enseigné par l'Église dans le symbole d'Athanase ne date que depuis le concile de Nicée-Constantinople (voir ci-dessus).

¹⁷ Voltaire, « *Voltaire's notebooks* (Voltaire 81-82) : thirteen new fragments ». Edited by Theodore Besterman, *SVEC 148*, 1976, p. 7.

rephilosophique, publiée en 1764¹⁸. L'article *Christianisme* rapporte d'abord les arguments des ariens qui peuvent se prévaloir du témoignage d'Origène (« Jésus [...] tient le milieu entre les natures créées et la nature incréée »), de saint Paul, voire du Christ (« Mon père est plus grand que moi »). Face à eux, les catholiques « orthodoxes », c'est-à-dire ceux qui... défendent une nouvelle opinion. Les arguments des défenseurs de la trinité se réduisaient, selon Voltaire, à l'insulte ; ils s'imposèrent grâce à leur autorité (299 évêques contre 2000 prêtres et 18 évêques).

Entre la troisième et la quatrième édition du *Portatif*, Voltaire lit l'article *Unitaires* de Jacques-André Naigeon qui figure au tome XVII de l'*Encyclopédie* dont les derniers volumes viennent de paraître¹⁹. Dès le 12 mars 1766, il écrit à Damilaville : « L'article *Unitaires* est terrible. J'ai bien peur qu'on ne rende pas justice à l'auteur de cet article, et qu'on ne lui impute d'être trop favorable aux sociniens »²⁰. Voltaire va immédiatement se servir du brûlot de Naigeon, d'abord au chapitre XXXII de *L'Examen important de milord Bolingbroke*²¹, puis dans plusieurs articles de la quatrième édition du *Dictionnaire philosophique*. Les sociniens, hérétiques parmi les hérétiques, ont tout pour plaire à Voltaire : en soumettant la théologie chrétienne aux exigences de la raison, ils offrent une alternative acceptable, l'athéisme. Or Naigeon ne l'entendait pas de cette façon. Alain Sandrier a bien souligné que Voltaire s'en tient à la proximité que l'article *Unitaires* établit entre socinianisme et déïsme, sans prêter attention à la dynamique d'incroyance suggérée entre ses lignes²².

L'ambition de l'article *Unitaires*, l'un des plus longs et des plus subversifs de l'*Encyclopédie*, était de restituer la doctrine du socinianisme d'après les écrits de ses principaux théologiens comme Fauste Socin, Jean Crellius et Jean Volkelius²³. Après une entrée en matière empreinte d'une sympathie

¹⁸ Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, éd. Gerhardt Stenger, Paris, GF Flammarion, 2010, p. 215-216. Les références seront désormais citées dans le corps du texte. Voltaire y reprend essentiellement les informations du chapitre XXI du *Traité sur la tolérance* (OCV LVIc, p. 245-246).

¹⁹ Sur le recrutement de Naigeon, peu connu encore à l'époque, voir Jeroom Vercreusse, *Bibliographie descriptive des écrits du baron d'Holbach*, Paris, Minard, 1971, p. 19-20.

²⁰ *D13206*.

²¹ OCV LXVI, p. 315. La construction des trois phrases du début, commençant chacune par « Que », est un discret rappel de l'article de Naigeon ; on la retrouvera d'un bout à l'autre dans l'article *Antitrinitaires* du *Dictionnaire philosophique*.

²² Voir Alain Sandrier, *Le style philosophique du baron d'Holbach*, Paris, Champion, 2004, p. 233-234.

²³ L'*Encyclopédie* ne distingue pas entre unitaires et sociniens : l'article anonyme *Sociniens* ne comporte qu'un simple renvoi à l'article *Unitaires*.

à peine voilée à leur égard, l'exposé doctrinal en sept chapitres décrit longuement les thèses de ces « déistes cachés » que furent les sociniens²⁴ : ils rejettent le péché originel, la grâce et la prédestination, l'éternité des peines et la résurrection, la trinité, l'incarnation et la divinité de Jésus-Christ. Naigeon propose ensuite un échantillon de ce qu'il appelle « la philosophie des Sociniens » où l'on trouve « de nouvelles preuves des écarts dans lesquels on donne, lorsqu'on veut faire usage de sa raison »²⁵. Athée et matérialiste, Naigeon dépeint le déïsme, c'est-à-dire le socinianisme, comme « une religion inconséquente »²⁶, un système de métaphysique incohérent et contradictoire. Conscient de ses propos explosifs, Naigeon condamne ironiquement en fin d'article le socinianisme puisque la « religion catholique, apostolique et romaine est incontestablement la seule bonne, la seule sûre et la seule vraie »²⁷. En fin de compte, l'article *Unitaires* expose « les fondements de l'athéisme et du matérialisme développés pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle et permet par le jeu des renvois d'approfondir chacun de ses principes [...] défendus peu après par d'Holbach, avec qui Naigeon travaille, dans le *Système de la nature* (1770). L'article apparaît ainsi comme le coup d'envoi de la campagne athée orchestrée par d'Holbach »²⁸. En transformant le socinianisme en religion parfaite pour les esprits éclairés, Naigeon a fait des sociniens les précurseurs du combat des philosophes contre les mystères chrétiens, la crédulité et l'intolérance, tout en plaçant tacitement l'athéisme comme horizon ultime de leur religion.

L'article de Naigeon, on l'a dit, suscite l'admiration de Voltaire. Après *L'Examen important de milord Bolingbroke*, il décide de passer à la vitesse supérieure en consacrant toute une série d'articles aux sociniens dans la quatrième édition du *Dictionnaire philosophique* qu'il lance sur le marché en 1767 : dans les articles *Antitrinitaires*, *Arius*, *Divinité de Jésus*, *Papisme*, *Péché originel*, sans parler d'une addition importante à l'article *Baptême*, Voltaire met en relief les thèses des sociniens sur la trinité, l'incarnation, le péché originel et le pouvoir ecclésiastique.

²⁴ *Encyclopédie*, t. XVII, p. 388. Nous suivons étroitement l'analyse qu'Alain Sandrier a présentée dans *Le style philosophique du baron d'Holbach*, *op. cit.*, p. 227-232. Voir aussi Ann Thomson, « L'article 'Unitaires' de l'*Encyclopédie* », dans *Diderot, l'Encyclopédie & autres études. Sillages de Jacques Proust*. Textes réunis par Marie Leca-Tsiomis avec la collaboration d'Alain Sandrier, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, p. 119-128.

²⁵ *Ibid.*, p. 396.

²⁶ *Ibid.*, p. 394.

²⁷ *Ibid.*, p. 400.

²⁸ Ann Thomson, *op. cit.*, p. 123. Plus loin, elle suggère non sans pertinence que Diderot a pu collaborer à la partie philosophique rédigée par son jeune ami.

L'article *Antitrinitaires* occupe une place stratégique dans ce dispositif car c'est le premier article antithéologique du *Dictionnaire philosophique*. À la fin, Voltaire avoue qu'il n'a fait que recopier une page de l'article *Unitaires* de l'*Encyclopédie* prétendument rédigé par l'abbé de Bragelogne. En changeant le titre de l'article, Voltaire a probablement choisi à dessein de placer le sien où il est. On le considérera d'abord tout seul, puis dans l'ensemble de la série.

L'extrait de l'article *Unitaires* cité par Voltaire se présente comme un exposé neutre et objectif de la doctrine des unitaires concernant le dogme de la trinité : « Pour faire connaître leurs sentiments, y lit-on au début, il suffit de dire qu'ils soutiennent que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce que l'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine » (p. 103). En continuant la lecture, on ne se souvient bientôt plus que Voltaire avait écrit au début : « Il suffit de dire qu'ils soutiennent que ». On retient surtout la suite : « rien n'est plus contraire à la droite raison que ce que l'on enseigne parmi les chrétiens »²⁹. Grâce à cette astuce, on oublie vite que l'article est censé exposer les *erreurs* des antitrinitaires ; on a l'impression que ce sont les antitrinitaires qui ont raison contre leurs adversaires. Voltaire n'avait pas besoin de s'engager dans une discussion théologique pour démontrer l'absurdité du dogme de la trinité : les sociniens s'en sont chargés à merveille.

L'extrait de l'article *Unitaires* est suivi par un commentaire de Voltaire qui rapporte malicieusement l'avis d'une autorité catholique reconnue, dom Calmet, au sujet de l'affirmation des unitaires selon laquelle la trinité « n'a jamais été dans l'Écriture » (p. 106). Voltaire commence par citer en entier un passage de la première Épître de saint Jean (I Jn ; 5, 7) qui semble donner tort aux unitaires. Or le recours à dom Calmet s'avère peu concluant car celui-ci « avoue que ces deux passages ne sont dans aucune Bible ancienne ». Et Voltaire de renchérir : « il serait en effet bien étrange que saint Jean eût parlé de la trinité dans une lettre, et n'en eût pas dit un seul mot dans son Évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques ni dans les apocryphes » (p. 106). Le commentateur se range donc docilement derrière l'opinion de dom Calmet, mais c'est pour enfoncer le clou ! Voilà dom Calmet qui défend la position des antitrinitaires !

L'article se clôt par une allégeance feinte à l'orthodoxie : « Toutes ces raisons et beaucoup d'autres pourraient excuser les antitrinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre ».

²⁹ Voltaire ne fait qu'adopter la tactique de Nageon qui avait déjà écrit : « ils soutiennent que rien n'est plus contraire à la droite raison que... » (*Encyclopédie*, t. XVII, p. 393).

Autrement dit, les pourfendeurs de la trinité ont raison sur toute la ligne, mais il faut se soumettre à l'argument d'autorité exprimé dans les conciles, auxquels Voltaire consacre un article dans la même édition de 1767. On y retrouve en bonne place le concile de Nicée, la lettre de Constantin au clergé d'Alexandrie et le vote inéquitable en faveur du parti d'Athanase. Voltaire prend soin de distinguer entre deux questions qui sont en réalité séparées : celle de la nature du Fils et celle du statut du Saint-Esprit (voir p. 228). Il ne manque pas non plus de se gausser des aléas du dogme de la consubstantialité du Fils : au concile de Rimini, « six cents évêques, après quatre mois de querelles, ôtèrent unanimement à Jésus sa *consubstantialité*. Elle lui a été rendue depuis, excepté chez les sociniens : ainsi tout va bien » (p. 229).

Lorsqu'on considère l'article *Antitrinitaires* dans l'ensemble de la série, on constate que Voltaire, pour critiquer le dogme la trinité, passe d'abord la parole à une hérésie dont il rapporte complaisamment la doctrine. Voltaire savoure les arguments des antitrinitaires : il n'a pas besoin de polémiquer – il le fera dans l'article suivant, *Arius* –, les sociniens s'en chargent à merveille. Le plaisir de Voltaire est encore plus grand lorsqu'il cite l'embarras de dom Calmet. La stratégie est claire : il s'agit de révéler les résistances internes à ce dogme.

L'article *Arius* s'ouvre sur un paradoxe : des ravages furent causés « depuis plus de seize cents ans » par « une question incompréhensible ». Laquelle ? La voici : « Jésus est-il Verbe ? S'il est Verbe, est-il émané de Dieu dans le temps ou avant le temps ? S'il est émané de Dieu, est-il coéternel et consubstantiel avec lui, ou est-il d'une substance semblable ? Est-il distinct de lui, ou ne l'est-il pas ? Est-il fait ou engendré ? Peut-il engendrer à son tour ? A-t-il la paternité, ou la vertu productive sans paternité ? Le Saint-Esprit est-il fait, ou engendré, ou produit, ou procédant du Père, ou procédant du Fils, ou procédant de tous les deux ? Peut-il engendrer, peut-il produire ? Son hypostase est-elle consubstantielle avec l'hypostase du Père et du Fils ? Et comment, ayant précisément la même nature, la même essence que le Père et le Fils, peut-il ne pas faire les mêmes choses que ces deux personnes qui sont lui-même ? » (p. 110) Le jargon théologique, une fois n'est pas coutume, n'est guère déformé ici pour les besoins de la cause. Voltaire ne fait pas du Voltaire, il se contente de reproduire assez fidèlement les termes du débat³⁰.

³⁰ Voltaire s'est probablement inspiré de l'article *Arianisme* des *Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain* de l'abbé Pluquet (*op. cit.*, t. I, p. 366-368). Nous avons essayé dans notre édition du *Dictionnaire philosophique* d'éclairer autant que possible les enjeux du débat.

Tout ce premier paragraphe est marqué par la répétition et la redondance, caractéristiques non seulement de l'extrême subtilité d'une théologie abstruse, mais également d'un discours qui vise à convaincre. De quoi ? Dans le réquisitoire dressé au début de l'article, Voltaire fait voisiner un *excès d'horreur* (« la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle et sanguinaire, la crédulité barbare ») avec un *excès de déraison* (les questions qui suivent). Ces répétitions et expressions redondantes se rencontrent aussi plus loin : « on sophistiquait, on ergotait, on se haïssait, on s'excommuniait » ; on note les variations plaisantes autour du nom d'Arius, les répétitions du mot « ergoter » au même paragraphe ; enfin, la liste des crimes de Constantin. Or même l'empereur Constantin, une des têtes de turc de Voltaire, a cru nécessaire de rappeler à l'ordre les théologiens réunis au concile de Nicée pour discuter de la trinité : « Vous êtes de grands fous, leur dit-il expressément dans sa lettre, de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas » (p. 111). La raison théologique dégénère en déraison, puis en folie meurtrière lorsque les fanatiques s'en mêlent. Autrement dit, plus une chose est incompréhensible, plus les fanatiques sont prêts à s'égorger : « Je n'y comprends rien assurément. Personne n'y a jamais rien compris, et c'est la raison pour laquelle on s'est égorgé » (p. 111). La foi, dit Voltaire, met en veilleuse la raison, mais la déraison la détruit. La foi ne raisonne pas, alors que la déraison ergote. Lorsque la déraison s'empare des théologiens, c'est la catastrophe.

Le *Dictionnaire philosophique*, véritable « déraison par alphabet », dénonce cette autre face de la raison qu'est la déraison, la manie de donner des fondements rationnels à des absurdités. Le dogme de la trinité, qu'il ridiculise dans un raccourci saisissant, en est un bon exemple : « Dieu étant nécessairement individuel, simple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade est trine » (p. 111)³¹. Voltaire considère que la déraison théologique a « produit plus d'horreurs que l'ambition des princes » (p. 110) : les pires tyrans de l'Antiquité ont fait moins de mal que les ergoteurs chrétiens. C'est la raison pour laquelle Voltaire est prêt à trouver des circonstances atténuantes en faveur de Constantin : « L'empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue ; [...] mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'Empire, on ne subjugué pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste ». Ses actions horribles sont dues à son ambition personnelle, non au fanatisme partisan ; Constantin s'est servi du christianisme pour des

³¹ Voir Pluquet, *op. cit.*, t. I, p. 365 : Alexandre « voulait concilier la trinité des personnes avec l'unité de Dieu, et expliquer comment les trois personnes existaient dans une substance unique et simple : [...] il disait qu'il y avait *Monade* dans la trinité, ou que la trinité était une *Monade* ».

raisons politiques, mais il n'était point déraisonnable. Il n'a tué « que » sa famille, alors que les « cervelles scolastiques » sont sur le point d'allumer une guerre civile « de trois cents années » (p. 112). Il est cocasse de voir que le détestable Constantin devient presque un héros aux yeux de Voltaire. Un tyran qui a du bon sens est préférable aux fanatiques qui déraisonnent.

La dernière pièce du dossier est constituée par la lettre de l'évêque Osius, sans doute inventée par Voltaire (p. 112). Face à la théologie chrétienne, Voltaire décrit, par Osius interposé, un christianisme raisonnable. Voltaire ne condamne pas en bloc le christianisme : ce qu'il combat, c'est l'*Infâme*, l'Église qui persécute au nom de la théologie, c'est-à-dire de la déraison. Osius représente ici la figure du chrétien éclairé, socinien avant la lettre ; il est animé de la « saine raison » qui est à mille lieues de la déraison des ergoteurs. Les hommes peuvent errer dans l'interprétation de la Révélation ; Jésus a prêché une morale juste et raisonnable, opposée à la « vaine science des mots ». Osius-Voltaire réduit la religion chrétienne à son expression la plus simple, à celle qui est aussi défendue par le bon curé Théotime dans le *Catéchisme du curé*. Il parle au nom de la raison, mais la raison est impuissante devant les « opiniâtres ».

Contrairement aux articles précédents, les sociniens sont cités pour la première fois dans l'article *Divinité de Jésus*, et ceci dès la première phrase : « C'est ici le prétendu triomphe des sociniens ou unitaires » (p. 258). Après avoir montré toute l'absurdité du dogme de la trinité, Voltaire se réclame de l'opinion des philosophes de l'Antiquité, et même de celle des Juifs, des mahométans et de bien d'autres nations encore, pour affirmer que la croyance en l'incarnation est proprement « monstrueuse » (p. 259). Il ne s'agit plus de savoir si le Fils est égal ou subordonné au Père, s'il est créé ou engendré : à l'instar des sociniens, Voltaire conteste l'idée même d'un Dieu fait homme, la divinisation d'un homme.

Le rejet du dogme de l'incarnation par les sociniens figure évidemment en bonne place dans l'article *Unitaires* de l'*Encyclopédie*. Après avoir poussé quelques cris d'orfraie lancés autant pour amuser le lecteur que pour tromper la censure³², Nageon énumère les principaux arguments des sociniens ou unitaires contre l'incarnation :

³² « Les *Unitaires* ne se sont pas moins écartés de la foi pure et sainte de l'Église : comme ils avaient détruit le mystère de la *trinité*, il fallait par une conséquence nécessaire, attaquer jusque dans ses fondements celui de l'*incarnation* ; car ces deux mystères ineffables exigeant pour être crus le même sacrifice de la raison à l'autorité, ils ne se seraient pas suivis s'ils eussent admis l'un et rejeté l'autre. Mais malheureusement ils n'ont été que trop conséquents » (*Encyclopédie*, t. XVII, p. 393-394).

[...] ils prétendent,

Que l'opinion de ceux qui disent que le verbe, ou la seconde personne de la trinité a été unie *hypostatiquement* à l'humanité de Jésus-Christ et qu'en vertu de cette union personnelle de la nature divine avec l'humaine, il est Dieu et homme tout ensemble, est fausse et contradictoire.

Que ce Dieu incarné n'a jamais existé que dans le cerveau creux de ces mystiques, qui ont fait d'une vertu, ou d'une manifestation divine externe, une *hypostase* distincte, contre le sens naturel des termes dont saint Jean s'est servi³³.

Et ainsi de suite. Voltaire, quant à lui, ne garde du débat théologique que la citation d'Eusèbe et les références à Tertullien et à Justin glanées dans l'article de Naigeon. Ce qui l'intéresse davantage, c'est la dimension historique de l'élaboration du dogme, essentielle à ses yeux. En montrant comment est née l'idée de la consubstantialité, il suggère que cette idée, comme tous les autres dogmes, a une *histoire*, qu'elle n'a pas été révélée par Dieu dans la Bible :

Ils poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les chrétiens passèrent trois siècles entiers à former peu à peu l'apothéose de Jésus, et qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des païens, qui avaient divinisé des mortels. D'abord, selon eux, on ne regarda Jésus que comme un homme inspiré de Dieu ; ensuite comme une créature plus parfaite que les autres. On lui donna quelque temps après une place au-dessus des anges, comme le dit saint Paul. Chaque jour ajoutait à sa grandeur. Il devint une émanation de Dieu produite dans le temps. Ce ne fut pas assez : on le fit naître avant le temps même. Enfin on le fit Dieu consubstantiel à Dieu.

Autrement dit : le dogme de l'incarnation, de la divinité de Jésus a été fabriqué comme une fable vulgaire.

À la fin de l'article, Voltaire professe à nouveau tout haut des croyances orthodoxes en adoptant le même ton pseudo-agressif que l'article *Unitaires* de l'*Encyclopédie*³⁴ (« ils osent prétendre », « ils poussent l'audace »), mais ces expressions traduisent évidemment sa véritable pensée. Il ne manque pas de souligner que les arguments des sociniens « étonnent les sages » et « pervertissent les faibles », ce qui signifie en réalité que le socinianisme

³³ *Encyclopédie*, t. XVII, p. 394.

³⁴ Au sujet du péché originel, on lit par exemple : « Le second pas de nos sectaires n'a pas été un acte de rébellion moins éclatant ; ne voulant point par un aveuglement qu'on ne peut trop déplorer, s'en tenir aux sages décisions de l'Église, ils ont osé examiner ce qu'elle avait prononcé sur le péché originel, la grâce, et la prédestination, et porter un œil curieux sur ces mystères inaccessibles à la raison » (*Encyclopédie*, t. XVII, p. 390).

s'adresse à la raison et au bon sens. La doctrine des sociniens est à nouveau présentée, mais de manière plus claire et plus ramassée – pour ceux qui n'ont pas pu ou voulu aller jusqu'au bout de l'article *Antitrinitaires*, si peu dans le goût de Voltaire et sans doute de nombre de ses lecteurs.

Après avoir consacré trois articles à la critique socinienne de la trinité et de l'incarnation, Voltaire se tourne vers un autre dogme fondamental du christianisme rejeté par la secte, le péché originel. Force est de constater que ce dogme excite bien moins sa verve, alors qu'il figure en bonne place dans son premier écrit ouvertement antichrétien, l'*Épître à Uranie*³⁵. Voltaire y reprochait à Dieu d'avoir formé les hommes « pour être misérables » (l. 25). Comment ? En leur donnant des « cœurs coupables » (l. 26). Voilà le vrai scandale : Dieu a rendu les hommes pécheurs « pour avoir droit » de les punir (l. 27), il nous a élevés « afin de nous mieux avilir » (l. 29). Il s'agit là bien sûr d'une interprétation toute voltairienne : les conjonctions causales « pour » et « afin de », qui dénoncent le véritable but de ce Dieu cruel et méchant, sont parfaitement abusives. Et quand Dieu décide enfin d'agir en faveur des hommes, cela ne marche pas : la mort du Fils n'a pas suffi *pour* sauver les hommes de l'Enfer, sa mort *pour* le salut de tous a été inutile : après avoir versé son sang *pour* expier les crimes des hommes Dieu continue de les punir pour des péchés qu'ils n'ont pas commis (voir l. 70-81).

Le dogme du péché originel a effectivement de quoi tracasser un bon chrétien. « Il faut que nous naissions coupables, ou Dieu serait injuste », observait Pascal non sans raison³⁶. À moins d'imaginer un Dieu méchant et injuste, il faut que l'état présent de l'homme soit dû à la corruption consécutive à une faute originelle. Pascal reconnaissait pourtant que cette idée puisse choquer la raison et notre sens de la justice :

[...] il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste : car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il paraît avoir si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement, rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine, et cependant sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes³⁷.

³⁵ Nous citons l'*Épître à Uranie* d'après l'édition critique proposée par Haydn T. Mason dans *OCV Ib*, p. 465-502.

³⁶ Pascal, *Pensées*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2000, p. 616.

³⁷ *Ibid.*, p. 581-582.

Il se trouve que Voltaire est loin d'être insensible aux états d'âme de l'auteur des *Pensées*. Ses propres réflexions sur la disproportion de l'homme sont « parfois singulièrement proches de celles de Pascal »³⁸, comme lorsqu'il observe que « nous sommes des moutons, à qui jamais le boucher ne dit quand il les tuera »³⁹. Cette proximité explique peut-être pourquoi la doctrine du péché originel a été traitée avec bien moins de malveillance dans la XXV^e des *Lettres philosophiques*, où Voltaire défend pourtant indirectement son *Épître à Uranie* en s'en prenant à la source de ses critiques⁴⁰ : le pessimisme augustinien. Il y reproche à Pascal, ce « misanthrope sublime »⁴¹, de vouloir expliquer le caractère incompréhensible de la condition humaine par le péché originel : seul ce mystère incompréhensible permettrait d'expliquer les contradictions ou contrariétés de l'homme, grand par ses aspirations et misérable par son impuissance à les satisfaire. Voltaire, quant à lui, refuse cet être contradictoire, mélange de grandeur et de petitesse, dont le sort ne serait qu'un tissu de misères. La doctrine du péché originel interdit de comprendre l'essence même des passions qui agitent le cœur humain et dont l'explication se trouve du côté de l'amour-propre, qui est le moteur nécessaire de notre existence. Les prétendues contradictions de l'homme ne sont après tout que les manifestations de la variété et de la richesse du caractère humain. Point n'est besoin de recourir au péché originel pour expliquer sa situation dans l'univers : l'homme y est « à sa place », il est *ce qu'il doit être*, « mêlé de mal et de bien, de plaisir et de peine »⁴². Voltaire ne nie pas l'existence de la souffrance et du mal, mais il prétend que le bilan de la condition humaine est globalement positif, plaisir et peine se compensent : « Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est la rêverie d'un sybarite. Penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je crois, d'un homme sage »⁴³. Si l'homme est limité, cela ne l'empêche pas de pouvoir organiser d'une manière très acceptable le monde dans lequel il vit.

Dans le *Dictionnaire philosophique*, la vision pascalienne de la nature humaine n'est pas critiquée dans l'article *Péché originel* mais dans l'article *Méchant* :

³⁸ René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1969, p. 246.

³⁹ Lettre à Mme de Champonin vers le 30 octobre 1736 (*D1187*).

⁴⁰ Voir l'article *Pascal* du *Dictionnaire de Voltaire*, éd. Raymond Trousson et Jeroom Vercruyse, Paris, Champion, 2003, p. 919.

⁴¹ *LP*, p. 236.

⁴² *LP*, p. 240.

⁴³ *LP*, p. 244.

On nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable, et méchant. Rien n'est plus malavisé [...]. L'homme n'est point né méchant ; il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent et lui disent : « Vous êtes né malade. » Il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent et qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; et ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes (p. 398-399).

À la fin de l'article, une fois n'est pas coutume, Voltaire va jusqu'à minimiser le mal qu'il y a sur terre, car si l'optimisme n'est plus de mise, le pessimisme anthropologique n'est pas non plus la solution de rechange : « Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit et qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute : on voit des malheurs et des crimes horribles ; l'ambition, la colère, le fanatisme ont produit des effets les plus funestes ; mais le plaisir de se plaindre et d'exagérer est si grand qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang » (p. 401 ; leçon de la troisième édition⁴⁴).

L'article *Péché originel* du *Dictionnaire philosophique* épingle deux autres aspects du dogme, l'injustice de Dieu et un problème d'ordre technique. Il ne doit rien à l'article *Unitaires* de l'*Encyclopédie* ; Voltaire l'attribue à « feu M. Boulanger », que le lecteur a déjà rencontré dans les articles *Baptême* et *Julien le philosophe*. Nicolas-Antoine Boulanger était un savant incrédule, mort en 1759, qui avait écrit des livres peu orthodoxes sur l'Antiquité. L'attribution fictive au savant décédé permet à Voltaire un peu plus d'insolence que dans les articles précédents, et lorsque la raillerie devient trop insolente, il passe la parole aux sociniens.

Le Boulanger de Voltaire cache à peine ses opinions, son orthodoxie est visiblement feinte : dès la deuxième phrase, il cite les sociniens pour accuser l'Église catholique : « C'est outrager Dieu, disent-ils, c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin » (p. 438). Rien dans la Bible ne permet de soutenir cette idée, et « quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Écriture, ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut assurer qu'un théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystère surprenant » (p. 439). C'est à saint Augustin que l'on doit cette invention « digne de la tête chaude et romanesque d'un Africain débauché et repentant, manichéen et chrétien, indulgent et persécuteur, qui passa sa vie à se contredire lui-même » (p. 439).

⁴⁴ Voir aussi le troisième Entretien de *L'A, B, C* (*OCV LXVa*, p. 234-246).

D'après les sociniens, ce n'est pas la désobéissance d'Adam mais bien plutôt le dogme du péché originel qui outrage réellement Dieu, car il suppose un Dieu sadique et barbare. Ce dogme absurde est même... le péché originel du christianisme en ce qu'il touche à l'essence même de la religion chrétienne. « Le baptême était nécessaire, c'était le sceau du christianisme, il lavait tous les péchés », écrira Voltaire quelques années plus tard⁴⁵. En 1767, dans la quatrième édition du *Dictionnaire philosophique*, il ne manque pas de faire connaître, dans une addition importante à l'article *Baptême* tirée textuellement de l'article *Unitaires* de Nageon, le sentiment des sociniens ou « unitaires rigides » sur ce qu'ils considèrent comme un sacrement « absolument inutile et tout à fait indifférent » (p. 127). On se souvient que le refus du baptême exprimé par le quaker dans la première des *Lettres philosophiques* avait naguère provoqué le courroux de son interlocuteur : « Comment morbleu [...], vous n'êtes donc pas chrétiens ? »⁴⁶ Le baptême sauve du péché originel, prétendent les chrétiens ; il permet, ajoute Voltaire, « de vivre criminel et de mourir vertueux » (p. 127).

Dans l'article *Péché originel*, Voltaire évoque un deuxième aspect du dogme. Si le péché d'Adam se transmet par génération, comment Dieu fait-il pour damner toutes les âmes au moment où elles naissent ? Ce problème « technique » évoqué par le faux Boulanger n'a pas pour fonction principale de réfuter des arguties théologiques mais de souligner la cocasserie de la chose. Voltaire rapporte au discours direct l'« horreur » qu'éprouvent les « unitaires rigides », devant les suppositions folles qui découlent du dogme de saint Augustin pour la majesté divine⁴⁷ : si les âmes existent depuis toujours, elles sont innocentes ; ou alors,

ces âmes sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, et en ce cas Dieu est continuellement à l'affût de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des esprits qu'il rendra éternellement malheureux ; ou Dieu est lui-même l'âme de tous les hommes, et dans ce système il se damne

⁴⁵ Article *Originel* des *Questions sur l'Encyclopédie*, *OCV XLIIb*, p. 337. Voir aussi *L'A, B, C* : « L'Église faisait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire » (*OCV LXVa*, p. 246).

⁴⁶ Voir *LP*, p. 76-77.

⁴⁷ Selon la terminologie en vigueur, les unitaires ou sociniens rigides s'opposent aux sociniens modérés. Ceux-ci « ne sont pas persuadés de quelques dogmes, qui touchent pourtant le fondement, ou plutôt, qui ne sont pas persuadés des explications orthodoxes de ces dogmes ». Les sociniens rigides, en revanche, nient ce que l'Écriture ne nie nulle part » (Isaac Papin, *Lettre à M. Jurieu*, dans *Les Deux voies opposées en matière de religion : l'examen particulier et l'autorité*, Liège, Hoyoux, 1713, p. 245). Les arguments du débat proviennent de l'article *Pélagé des Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain* de l'abbé Pluquet (éd. citée, t. II, p. 413-414).

lui-même. Quelle est la plus horrible et la plus folle de ces trois suppositions ? Il n'y en a pas une quatrième ; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créer une âme damnée dans un fœtus revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation ; qu'importe six semaines de plus ou de moins ? (p. 439-440)

La dernière phrase de l'article est ambiguë à souhait : « J'ai rapporté le sentiment des unitaires, et les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le rapportant » (p. 440). De quel côté se trouve la superstition ? Est-ce du côté des unitaires dont les soi-disant blasphèmes font trembler l'auteur du *Dictionnaire philosophique* ? Mais dans ce cas, ne faudrait-il pas plutôt écrire « audace » au lieu de « superstition » ? Celle-ci se trouve bien plutôt du côté des orthodoxes : la superstition, c'est-à-dire l'Infâme, fait toujours peur.

Le dernier article de la série, *Papisme (Sur le)*, se présente sous la forme d'un dialogue entre un papiste et le trésorier d'un prince allemand tolérant⁴⁸ qui admet toutes sortes de confessions dans sa principauté. Voltaire évoque rapidement dans son dialogue toutes les critiques des sociniens à l'égard des dogmes chrétiens dont il était déjà question ; pour être complet, il mentionne leur refus de l'éternité des peines et de la résurrection, se contentant de paraphraser rapidement quelques passages glanés dans l'article de Naigeon. Ayant déjà consacré dans son propre *Dictionnaire* des articles substantiels aux problèmes évoqués⁴⁹, il juge sans doute inutile de pousser plus loin ses remarques. La confrontation entre le papiste et le trésorier ne se situe donc pas au niveau de la polémique religieuse, elle illustre une autre critique des sociniens, et non la moindre, évoquée dans l'article *Unitaires*, à savoir le « pouvoir usurpé et par conséquent injuste des ecclésiastiques ». Naigeon rapporte complaisamment ce que les unitaires appellent le « vice politique » des États catholiques : en établissant « un corps à part qui a ses lois, ses privilèges, sa police, et quelquefois son chef particulier », les États, affirment les sociniens, « rompent par cela même cette union de toutes les forces et de toutes les volontés qui doit être le caractère distinctif de toute société politique bien constituée, et introduisent réellement deux maîtres au lieu d'un »⁵⁰. Cette attaque vise directement le « papisme », la doctrine de l'autorité absolue du pape à laquelle ses adversaires reprochent d'être destructrice de tout gouvernement civil : comme les catholiques jurent

⁴⁸ Dans les *Homélies prononcées à Londres en 1765*, Voltaire écrit qu'en Suisse et en Allemagne, on couche « aujourd'hui dans une ville calviniste, demain dans une papiste, après-demain dans une luthérienne » (*OCV LXVI*, p. 459).

⁴⁹ Voir les articles *Enfer* (p. 266-269) et *Résurrection* (p. 471-475).

⁵⁰ *Encyclopédie*, t. XVII, p. 394.

l'obéissance au pape de Rome qui est en même temps un souverain étranger, leur allégeance au magistrat civil est toujours subordonnée à celle qu'ils doivent au chef de l'Église⁵¹. Le papiste de Voltaire est un digne représentant de « cette puissance sacerdotale qui tend sans cesse à tout envahir »⁵² : il prône la persécution, l'intolérance, la foi obtuse dans les dogmes. Mais plus encore le papiste est un parasite, car il vit du travail des autres, notamment des unitaires, sans être utile lui-même. En face de lui, le trésorier estime comme les sociniens que « les véritables saints sont les bons citoyens »⁵³ : les unitaires « apportent de l'industrie et de l'argent », il sont « utiles pendant leur vie » (p. 432-433), et peu importe s'ils croient à la résurrection, à la trinité ou à la damnation éternelle. Le papiste est obligé d'en convenir, car il préfère en fin de compte l'argent à l'orthodoxie : « J'avoue que la soustraction de mes gages me serait plus douloureuse que l'admission de ces messieurs » (p. 432).

Six ans après avoir ajouté les articles sur le socinianisme que nous venons de passer en revue, Voltaire s'engagera activement en leur faveur auprès des souverains. J'espère, écrira-t-il à Catherine II le 13 février, « que les sociniens auront bientôt en Lituanie quelque conventicule public, où Dieu le père ne partagera plus avec personne le trône qu'il occupa tout seul jusqu'au concile de Nicée »⁵⁴. Et le 8 novembre de la même année, il s'adressera à Frédéric II en ces termes : « Tout ce qui me fâche c'est que vous n'établissiez pas une église de sociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites. Il y a pourtant encore des sociniens en Pologne, l'Angleterre en regorge, nous en avons en Suisse. Certainement Julien les aurait favorisés. Ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, et ils sont honnêtes gens comme lui »⁵⁵. Ici comme dans la septième des *Lettres philosophiques* et l'*Essai sur les mœurs*⁵⁶, Voltaire se trompe sur la présence de sociniens en Pologne, où la secte avait été éradiquée en 1660⁵⁷ : l'« Infâme » avait sévi. Dès la fin 1770, Voltaire avait écrit dans l'article *Arianisme* des *Questions sur l'Encyclopédie* : « Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché et tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force et d'éclat. Le grand Newton et Locke l'embrassèrent ; Samuel Clarke célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si

⁵¹ C'est la raison pour laquelle, on s'en souvient, Locke et Bayle ont estimé que les papistes, qui prétendent gouverner les princes temporels, étaient exclus de la tolérance civile.

⁵² *Encyclopédie*, t. XVII, p. 395.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ D18201.

⁵⁵ D18615.

⁵⁶ Voir LP, p. 102, et *Essai sur les mœurs*, éd. citée, t. II, p. 743.

⁵⁷ Voir R. E. Florida, *op. cit.*, p. 15, 123 et 177.

bon livre sur l'*existence de Dieu*, se déclara hautement arien, et ses disciples sont très nombreux »⁵⁸. La boucle est bouclée : des *Lettres philosophiques* aux *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire n'a cessé d'exprimer son immense sympathie pour le socinianisme, cette secte chrétienne soutenue par d'illustres personnalités en laquelle il fonda ses espoirs pour l'avènement d'une religion raisonnable.

Gerhardt STENGER
Université de Nantes

⁵⁸ *OCV XXXVIII*, p. 601.

*Achévé d'imprimer en 2016
à Genève (Suisse)*

© 2016. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Doté d'un immense « palais de mémoire », et d'un compas intellectuel capable de circonscrire de vastes territoires, Raymond Trousson fut, à côté de nombreux autres champs dans lesquels il fait encore autorité (la littérature française du XIX^e siècle, la littérature belge, la thématologie et l'histoire des utopies), l'un des plus grands et plus prolifiques spécialistes du XVIII^e siècle, de la triade majeure formée par Voltaire, Rousseau et Diderot, aux figures plus modestes œuvrant dans l'ombre ou au crépuscule des Lumières, en passant par les romans libertins, ou les « romans de femmes » de la même période. Composé de vingt contributions tout particulièrement vouées à Rousseau et aux Lumières, le présent volume entend rendre hommage à ce chercheur infatigable et passeur de savoir hors du commun, ayant durablement marqué la mémoire de ses confrères, de ses disciples et de ses étudiants.

Docteur en philosophie et lettres de l'Université Libre de Bruxelles sous la direction de Raymond Trousson, Christophe Van Staen est chercheur à l'Université Jiao Tong de Shanghai (SJTU, IASEC).

Outre de nombreuses publications consacrées à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, il a contribué, sous la direction de Raymond Trousson et Frédéric S. Eigeldinger, à l'édition de référence de ses Œuvres complètes (Slatkine-Champion, 2012).